

LIVRET D'ÉTUDE & DE RÉFLEXION

SOUCCOT

12 Sujets d'Étude & Débat pour la Table de Fête

Douze questions tirées du cours du Rav Raphaël Benizri « Souccot : de Kippour à la soucca de paix » : pourquoi les fêtes se disent au pluriel, pourquoi Kippour n'est pas d'abord le pardon mais la couverture mutuelle, et pourquoi nous demandons chaque soir une cabane plutôt qu'une maison.



Rav Raphaël Benizri

Sommaire des sujets

Thèmes de réflexion et questions à partager autour de la table de Souccot

01 Pourquoi Pessah et Hanoucca sont-ils au singulier ?

02 Ton Nom est un, et Ton peuple aussi

03 Kippour n'est pas le pardon

04 Les deux questions du jugement

05 Les Dix Commandements en vis-à-vis

06 Trente-deux fois Elokim

07 Sortir de son cocon

08 Les quatre espèces : rien, et tout

09 Le ticket n'arrive qu'à la fin de Souccot

10 Une cabane qu'on relève à l'identique

11 Essav vaut chalom

12 La soucca que les nations voudraient avoir

Pourquoi Pessah et Hanoucca sont-ils au singulier ?



PRÉSENTATION

Le Rav ouvre son cours, dédié aux otages, sur une remarque de langue. Chavouot est un pluriel, Souccot aussi, Kippourim aussi. Mais Pessah est un singulier, et Hanoucca également.

LA QUESTION

Qu'est-ce qui, dans la liberté et dans l'éducation, exige le singulier là où les autres fêtes parlent au pluriel ?

LA RÉPONSE

« Éduque l'enfant selon sa voie » — le roi Chelomo, dans Michlé.

S'agissant de la liberté, il n'y a pas de liberté collective. Chacun prend sur lui-même de se libérer, de s'arracher à son conditionnement, tant extérieur qu'intérieur. C'est Pessah, et c'est un singulier.

Hanoucca, c'est l'éducation, le fondement même du judaïsme. Le tort que l'on a, c'est toujours de réduire l'enseignement à un ensemble, à un collectif. Un enseignement idéal doit se mettre à la portée de l'élève, comme un précepteur chargé d'un seul enfant, parce que toutes les sensibilités ne sont pas les mêmes, ni toutes les capacités. C'est ce que recommande le roi Chelomo : éduquer l'enfant selon sa voie, selon sa capacité, selon sa sensibilité. C'est la meilleure façon de réussir l'éducation.

C'est donc de personne à personne. Il y a là une implication de soi dans la conception de sa propre vie, dans la détermination de son projet, de son commencement et de ses objectifs.

CONCLUSION DU RAV

S'agissant de la liberté, il n'y a pas de liberté collective.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous éduquons souvent nos enfants en bloc, avec les mêmes mots pour tous. Que chacun dise la « voie » propre de l'un de ses enfants, de ses frères ou de ses élèves — celle qui n'est celle d'aucun autre.

Ton Nom est un, et Ton peuple aussi



PRÉSENTATION

Si la liberté se conquiert seul, il est un domaine où le Rav refuse le singulier : l'engagement dans la Torah. Là, c'est tout le peuple qui est engagé, « comme un seul homme, avec un seul cœur ». Et il pose une question d'historien : combien de nations se sont éteintes ?

LA QUESTION

Qu'est-ce qui a gardé uni un peuple qui ne pèse rien numériquement, alors que tant de nations ont disparu ?

LA RÉPONSE

« Ata E'had veChimekha E'had » — Tu es Un et Ton Nom est Un (prière de Min'ha du Chabbat).

S'agissant de l'engagement dans la voie de la Torah, c'est tout le peuple qui est engagé, tel un seul homme, avec un seul cœur, une seule volonté. La Torah est le ciment de base du peuple juif. Si vous enlevez la Torah, il ne reste plus rien qui puisse faire l'unité de ce peuple.

Or cette unité équivaut, dans un certain sens, à l'unité même que nous proclamons. Tu es Un et Ton Nom est Un, dit le Rav — mais Ton peuple, lui aussi, est un. L'unité du peuple juif est fondamentale.

Ce qui l'a garantie, ce sont les mêmes lois, les mêmes pratiques, les mêmes convictions. C'est ce qui fait que nous sommes toujours là. Combien de nations se sont éteintes ? Le peuple juif ne représente rien numériquement, et il est toujours présent.

CONCLUSION DU RAV

Si vous enlevez la Torah, il ne restera plus rien qui puisse effectivement faire cette unité du peuple juif.

LEÇON POUR LA TABLE

Dans notre famille aussi, qu'est-ce qui nous tient ensemble quand les goûts, les opinions et les distances nous séparent ? Que chacun nomme une pratique commune qui, à ses yeux, fait encore de nous « un seul cœur ».

Kippour n'est pas le pardon



PRÉSENTATION

On traduit Yom Hakippourim par « le jour des expiations », ou « le jour du pardon ». « Quelle horreur ! », s'exclame le Rav : je pardonne, vous pardonnez, et chacun reste dans son coin. Le mot hébreu dit tout autre chose.

LA QUESTION

Si le pardon se dit sli'ha, que veut dire kappara — et pourquoi Kippourim est-il au pluriel ?

LA RÉPONSE

« Ki betsélem Elokim assa et haadam » — car D' a fait l'homme à Son image (Béréchit 9, 6).

Il faut demander pardon, à D' et à son prochain, mais cela ne suffit pas. Au-delà du pardon, il y a la kappara. Kaper, c'est couvrir : assurer la couverture de l'autre, être solidaire de lui, considérer son engagement comme m'engageant moi-même. Kippour est le jour où s'affirme la solidarité effective de tous les membres du peuple d'Israël, chacun assumant sa responsabilité pour l'autre. C'est pourquoi l'on dit Kippourim, au pluriel.

Pourquoi cette solidarité ? Parce que celui qui s'est engagé dans la voie de la Torah a pris sur lui de la diffuser, de la partager, de la faire rayonner. Il croit en l'image de D' portée par chaque homme. Nous ne pouvons donc jamais dissocier notre foi en D' de l'autre.

Plus encore, dit le Rav, le service de l'autre est véritablement le lieu où se forge ma foi en D'.

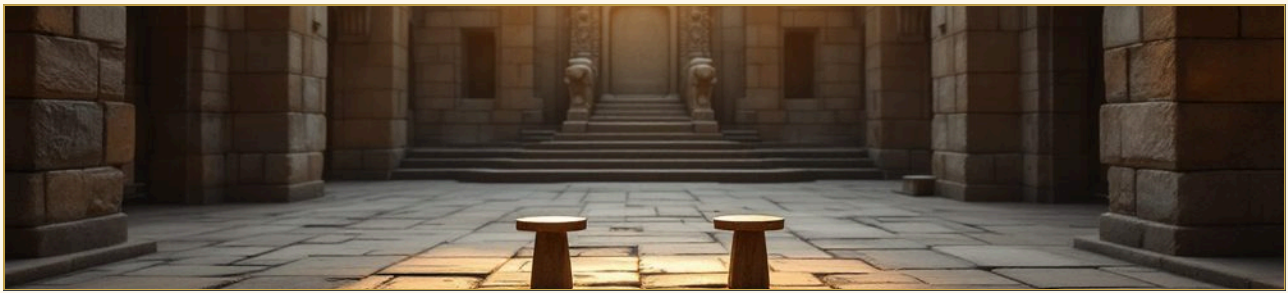
CONCLUSION DU RAV

Celui qui dissocierait le service de D' du service de l'homme n'a pas encore quitté la sphère de l'idolâtrie.

LEÇON POUR LA TABLE

Demander pardon nous laisse chacun dans notre coin ; couvrir l'autre nous engage. De qui, autour de nous, pourrions-nous cette année « assurer la couverture » — et comment, concrètement ?

Les deux questions du jugement



PRÉSENTATION

Toutes les prières des fêtes de Tichri tournent autour de la royauté de D'. Nos sages disent que l'homme, au moment de rendre des comptes, sera interrogé : as-tu considéré le Créateur du monde comme ton roi ? Mais le Rav demande : à quoi cela nous avance-t-il ?

LA QUESTION

Pourquoi la question « as-tu proclamé D' roi ? » ne suffit-elle pas, et quelle autre question l'accompagne ?

LA RÉPONSE

Le Rav : « Est-ce que tu as affirmé la souveraineté de ton prochain ? »

Reconnaître la royauté de D' nous engage à être des serviteurs : nous devons, qu'on le veuille ou non, obéir à la volonté du Maître. Sinon viennent les sanctions, les malédictions, les pogroms, jusqu'à ce que nous acceptons Sa souveraineté. Mais à quoi cela nous avance-t-il, si tout s'arrête là ?

C'est pourquoi une deuxième question est liée à la première. As-tu affirmé la souveraineté de D' ? Et : as-tu affirmé la souveraineté de ton prochain ?

Affirmer l'une sans l'autre ne mène à rien. Car la Torah, à sa source, a associé les obligations envers D' et les obligations envers l'homme. Elle les a mises en parallèle, elle les a enchevêtrées, de telle sorte qu'il est impossible de les séparer.

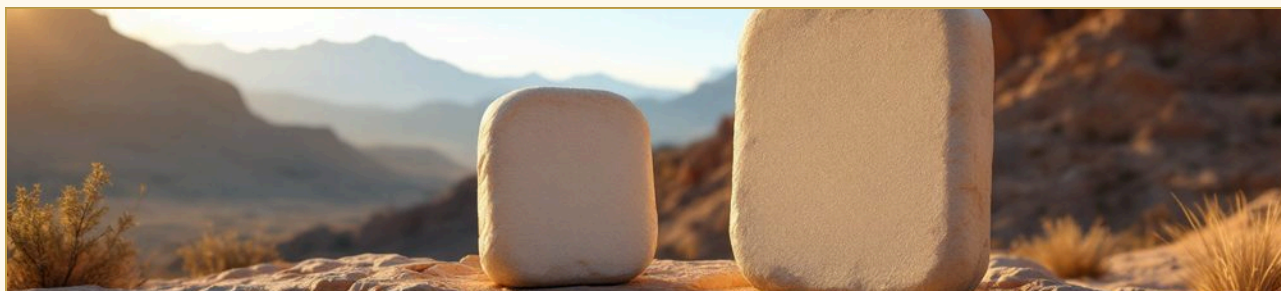
CONCLUSION DU RAV

Affirmer la souveraineté de D' sans affirmer celle de ton prochain, ou celle de ton prochain sans la souveraineté de D', cela ne mène à rien.

LEÇON POUR LA TABLE

Que voudrait dire, chez nous, « affirmer la souveraineté » d'un frère, d'un conjoint, d'un enfant ? Dans quel domaine avons-nous tendance à régner sur les autres au lieu de les reconnaître ?

Les Dix Commandements en vis-à-vis



PRÉSENTATION

Les Dix Paroles sont gravées sur deux tables. Le Rav les lit en face à face : chaque commandement envers D' a son vis-à-vis envers l'homme, et l'un ne se comprend pas sans l'autre.

LA QUESTION

Quel rapport entre « Je suis l'Éternel ton D' » et « tu ne tueras point », entre le Chabbat et le faux témoignage ?

LA RÉPONSE

« Je suis l'Éternel ton D' » face à « Tu ne tueras point » (Chemot 20).

D'un côté, « Je suis l'Éternel ton D' » ; de l'autre, « tu ne tueras point ». Celui qui tue a réduit l'image de D' qui est en l'homme. Et celui qui viole l'intimité de son prochain, c'est comme s'il pratiquait un culte idolâtre, comme s'il associait à D' une autre croyance.

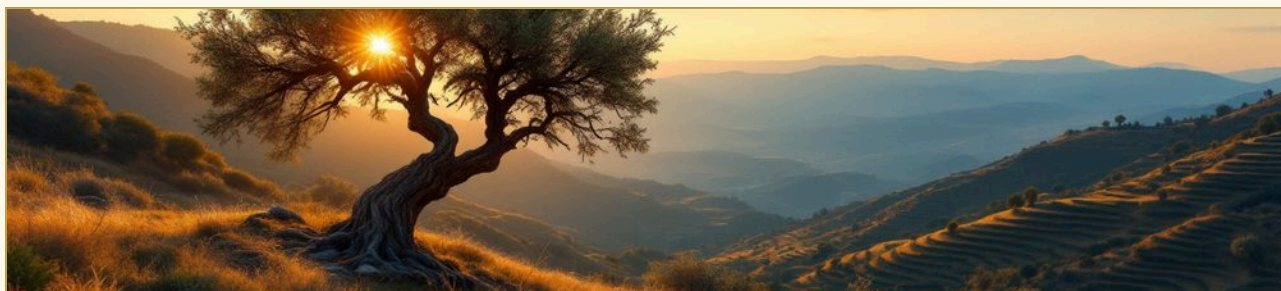
Il en est de même de « tu ne voleras pas » face à « tu ne porteras pas le nom de D' en vain ». Celui qui attente à la propriété de son prochain conteste la distribution des richesses de ce monde telle que D' l'a conçue, puisque nous sommes nés sous des étoiles différentes et que nous n'avons pas un héritage commun.

Et le Chabbat fait face au faux témoignage. Celui qui profane le Chabbat, c'est comme s'il portait un faux témoignage sur son prochain — et son prochain, c'est d'abord Celui qui lui a donné la vie, son Créateur, qui a instauré pour lui le Chabbat et lui a insufflé une âme. Le lien entre les deux tables est étroit, inséparable.

LEÇON POUR LA TABLE

Choisissons à table un des Dix Commandements et cherchons ensemble son vis-à-vis. Que nous apprend-il sur la manière dont nous traitons l'autre — et sur la manière dont nous servons D' ?

Trente-deux fois Elokim



PRÉSENTATION

Le jour de Kippour s'achève sur une phrase répétée sept fois : « Hachem Hou haElokim », l'Éternel est D'. Le Rav rattache ce cri final au récit de la création, où le nom Elokim apparaît trente-deux fois — la valeur numérique de lev, le cœur.

LA QUESTION

Pourquoi terminer Kippour en proclamant que « l'Éternel est Elokim » — qu'est-ce qui doit passer d'un nom à l'autre ?

LA RÉPONSE

« **Hachem Hou haElokim** » (*Mela'him I 18, 39*), *clôture de la Neïla*.

Le cœur assure la parfaite répartition du flux de la vie, de l'équilibre. Mais le nom Elokim est contraignant, parce qu'il est lié aux lois de la nature. Ces lois vont de la cause à l'effet, elles sont déterminées : dès que nous arrivons à la vie, nous nous acheminons petit à petit vers la mort. Or ce n'est pas le but de mettre des enfants au monde pour les voir disparaître. Chacun a un rôle à remplir, chacun porte une parcelle de l'image de D'.

C'est pourquoi l'on répète « Hachem Hou haElokim » : ce qui relève de la nature, conditionné par la création, il faut le faire passer, le verser dans la sphère de l'amour.

Et la vie se dit 'hayim, au pluriel : on ne peut pas dissocier la vie d'ici-bas de celle de l'au-delà, ni celle de l'au-delà de celle d'ici-bas.

CONCLUSION DU RAV

C'est par l'amour que nous pouvons effectivement triompher, et de la justice, et de la mort.

LEÇON POUR LA TABLE

Il y a dans nos vies des choses que nous subissons comme des « lois de la nature » : le caractère, l'habitude, l'âge. Laquelle aimerions-nous faire passer « dans la sphère de l'amour » cette année ?

Sortir de son cocon



PRÉSENTATION

Au sortir de Kippour, on ne se repose pas : on prend des planches et l'on bâtit une cabane aux parois fragiles, au toit qui laisse passer le ciel. Puis on quitte la maison pour y vivre sept jours.

LA QUESTION

Pourquoi la première chose demandée après Kippour est-elle de quitter sa maison — et quelle preuve attend-on de nous ?

LA RÉPONSE

Il ne faut pas rester dans le monde de la théorie : il faut une application au quotidien. Quand on a commis une faute envers son prochain, il ne suffit pas de lui demander pardon ; il faut lui signifier ce par quoi nous avons fauté à son égard, faire étalage de ses propres fautes. C'est ainsi que l'on vérifie, à la sortie de Kippour, si l'on a pris la bonne mesure — si l'on ne s'est pas considéré comme ayant droit à la vie, alors qu'il fallait encore prouver son engagement envers le prochain.

Alors on construit des souccot. Les cabanes, c'est plus réel : on sort de son cocon, de sa maison, de ses conditionnements, de sa boîte, de ses convictions. On les étale au grand jour et on les met en pratique. On ouvre sa porte, on ouvre sa maison.

Et en même temps, on se place à l'ombre, à l'abri de D', sous les ananei hakavod, les nuées de gloire : nous sommes tous placés sous la même enseigne.

CONCLUSION DU RAV

Il ne faut pas rester dans le monde de la théorie. Il faut une application au quotidien.

LEÇON POUR LA TABLE

Que chacun nomme une conviction qu'il n'a jamais eu à mettre en pratique hors de chez lui. Et cette question : à qui avons-nous demandé pardon sans jamais dire de quoi ?

Les quatre espèces : rien, et tout



PRÉSENTATION

Un cédrat, une branche de palmier, du myrte et du saule. Hier, au marché, ces végétaux ne valaient presque rien ; après la fête, ils ne vaudront plus rien. Et pourtant, pendant Souccot, nous les prenons en main et nous les secouons comme des trophées.

LA QUESTION

Que disent ces quatre espèces, et pourquoi chacune doit-elle apporter ce qu'elle a aux autres ?

LA RÉPONSE

L'étrog, le loulav, le hadass et l'arava.

Elles ne représentent rien par elles-mêmes. Mais pendant la fête, par leur symbole, elles ont valeur de service de D' et de l'homme. Ce qui compte, c'est que pendant Souccot nous l'avons dit, nous l'avons crié avec ces quatre espèces : nous avons aimé, nous avons triomphé. Ce sont là nos épées, ce sont là nos armes.

Il y a l'arava, le saule, qui n'a ni parfum ni goût, et qui est pourtant associée à ce service divin. Il y a l'étrog, qui aurait une tendance à l'indépendance, à vivre séparément, comme un tsaddik ou un 'hassid qui ne veut pas être entraîné par le mouvement : non, lui aussi est là pour diffuser son parfum, ses actions, ses pensées, et les partager. Et il y a le loulav, porteur de fruits mais sans parfum : ce qu'il peut donner, son fruit, il le partage avec les autres.

Ceux qui portent des fruits et ceux qui donnent un parfum sont ainsi tous reliés pour la louange de l'Éternel.

CONCLUSION DU RAV

Nous avons aimé, nous avons triomphé. Ce sont là nos épées, ce sont là nos armes.

LEÇON POUR LA TABLE

Dans notre famille, qui est l'étrog tenté de vivre à part, qui est l'arava qui croit n'avoir rien à offrir ? Que chacun dise ce qu'il a à partager — un fruit ou un parfum.

Le ticket n'arrive qu'à la fin de Souccot



PRÉSENTATION

À Kippour, toutes les tendances se retrouvent dans une même synagogue, avec un même livre de prière. Le jour s'achève sur une inscription pour la vie. Et pourtant nous continuons à demander une pitka tava, un bon billet, jusqu'au dernier jour de Souccot.

LA QUESTION

Si nous avons été inscrits pour la vie à Kippour, pourquoi le « ticket » n'est-il pas encore décroché ?

LA RÉPONSE

La bénédiction de Hachkivénou, ajoutée le soir, « gueoula arikhta », une délivrance prolongée.

Nous craignons que Kippour n'ait été qu'un élan, une élévation de l'âme dans un conditionnement spirituel, et qu'à la sortie il n'en subsiste plus rien. Tout ce que nous avons promis, nous n'avons pas encore montré au Père que nous allions le conserver. Car il y a dans la prière une gueoula et une chemira : une libération et une conservation. Rien ne sert d'atteindre un degré si l'on ne sait pas s'y maintenir.

La structure de la prière le dit. Le soir, après les bénédictions qui entourent le Chéma, les hommes de la Grande Assemblée ont ajouté Hachkivénou, où l'on demande protection. Or rien ne doit s'interposer entre la bénédiction de la délivrance et la Amida. Nos sages ont répondu que c'est une gueoula arikhta, une seule délivrance prolongée : la protection est inhérente à la délivrance d'Israël.

Et c'est la nuit qu'on en a besoin : le jour, le miracle de ce petit peuple face à soixante-dix nations est visible ; la nuit, face aux persécutions, il ne reste que la foi.

CONCLUSION DU RAV

Rien ne sert d'avoir un état si nous ne savons pas le conserver.

LEÇON POUR LA TABLE

Que chacun dise ce qu'il a déjà laissé retomber depuis la sortie de Kippour. Quelle « garde » concrète faudrait-il mettre en place pour que la décision tienne ?

Une cabane qu'on relève à l'identique



PRÉSENTATION

Chaque soir, nous demandons : « Oufros alénu soukkat chelomékhā », étends sur nous Ta cabane de paix. Et nous prions pour que soit relevée « la soucca de David qui est tombée ». Le Maharal de Prague s'arrête sur ce mot.

LA QUESTION

Pourquoi parle-t-on de la « soucca de David » et non de la « maison de David » ?

LA RÉPONSE

« Je relèverai la soucca de David qui est tombée » (Amos 9, 11) — question du Maharal de Prague.

Quand on parle de la maison de David, explique le Maharal, et que la maison tombe en ruine, il faut la bâtir à nouveau. Et bâtir à nouveau, ce n'est jamais la même chose : on change les plans, on change l'infrastructure.

Mais une cabane, quand elle tombe, on la remet. C'est simplement un puzzle qui a été défait : on va le refaire, et c'est toujours la même cabane, toujours la même soucca. La cabane de David est une cabane de protection qui reste toujours la même.

Même quand elle se défait, il faut tout simplement la remonter, refaire le puzzle et la reconstituer. Elle est peut-être fragile extérieurement, mais intérieurement elle reste très solide.

CONCLUSION DU RAV

Elle est peut-être fragile extérieurement, mais intérieurement elle reste très solide.

LEÇON POUR LA TABLE

Qu'est-ce qui, dans notre famille, est « tombé » cette année — une habitude, une relation, une tradition ? Faut-il tout reconstruire autrement, ou simplement remonter les mêmes pièces ?

Essav vaut chalom



PRÉSENTATION

La kabbale relève que le nom Essav a la même valeur numérique que chalom, la paix : 376. Or Souccot proclame justement une « soukkat chalom », une cabane de paix. Il faut donc savoir de quelle paix l'on parle.

LA QUESTION

Pourquoi Yaakov refuse-t-il la paix que lui offre Essav — et quelle paix la soucca proclame-t-elle ?

LA RÉPONSE

Essav (376) et chalom (376) ; Aharon, porteur de la paix, par le mérite duquel nous avons eu les nuées de gloire.

Lorsque Essav s'est présenté devant Yaakov, il lui a proposé la paix : marchons ensemble. C'est ce que les nations nous proposent : ne vous en faites pas, nous allons vous couvrir, nous allons vous assurer la protection. Or c'est là le danger le plus fort, justement parce que c'est une mission de paix.

Yaakov n'a pas voulu. Il a répondu : je préfère marcher au rythme de la famille ; nous ne pouvons pas aller ensemble. La paix telle que vous la concevez n'est pas la mienne, car la mienne est unitaire, alors que la leur est séparatiste, fractionnelle.

L'homme qui a porté l'étendard de l'autre paix, c'est Aharon, qui cherchait à négocier la paix au sein du peuple d'Israël. C'est par son mérite que nous avons été entourés des nuées de gloire, et son attribut est le hod, la majesté.

CONCLUSION DU RAV

Telle que vous la concevez, la paix, ce n'est pas la mienne.

LEÇON POUR LA TABLE

On nous propose parfois une paix commode : « ne t'en fais pas, on s'occupe de tout ». Avons-nous accepté cette année une paix qui nous divisait au lieu de nous unir ? Et qui, chez nous, joue le rôle d'Aharon ?

La soucca que les nations voudraient avoir



PRÉSENTATION

Souccot est la fête universelle, celle que les autres veulent fêter avec nous. À l'avenir, dit le Rav, les nations se présenteront en disant : « Nous aussi, nous portons l'amour de l'humanité, nous aussi nous avons nos souccot. » Et pourtant il insiste sur la pureté de notre soucca.

LA QUESTION

Si Souccot est la fête de toute l'humanité, pourquoi faut-il que notre soucca reste « la nôtre » ?

LA RÉPONSE

La pitka tava, le reçu qui atteste que la décision de Kippour était sincère.

Les nations ont des philosophies au service de l'homme. Mais quand il s'agit de mettre ces philosophies en exécution, on constate à quel point elles ont fait faillite, elles qui ont mis l'homme à l'apogée de tout : dès que leurs intérêts immédiats sont en jeu, toutes ces théories ne valent plus rien. Le peuple juif, lui, a conservé tant bien que mal ses valeurs, et il les restitue dans une certaine mesure.

C'est pourquoi, à la sortie de Kippour, il faut prouver que nous restons exclusifs dans cette solidarité juive, sans l'encombrer de conceptions extérieures. De même que nous revendiquons la pureté et la sainteté de Jérusalem comme référence de notre lieu, la soucca reste pour nous non pas celle que veulent les autres nations, mais la nôtre, pure dans son intériorité.

Et lorsque nous en avons donné la preuve, à la clôture de la fête, nous avons droit à la pitka tava.

CONCLUSION DU RAV

Nous avons droit à la pitka tava, au reçu, attestant que notre détermination le jour de Kippour était véritablement sincère et qu'elle a donné ses preuves.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous partageons volontiers nos valeurs — mais savons-nous encore ce qui les rend nôtres ? Qu'est-ce qui, dans notre manière de vivre la fête, ne pourrait être emprunté à personne ?